



# LE REPAS DES SURVIVANTES

Main dans la main à l'heure d'affronter le passé. Elles viennent de France, de Pologne et de Roumanie, de la classe ouvrière ou de la bourgeoisie, mais sont liées par une même expérience de l'horreur. À l'époque de leur déportation, elles avaient entre 16 et 19 ans. Aujourd'hui centenaires ou presque, « Les filles de Birkenau », du nom du documentaire et du livre que leur a consacrés David Teboul, libèrent une parole longtemps étouffée. Alors que les violences antisémites ont été décuplées depuis le début de la guerre entre Israël et le Hamas, leur lutte contre l'oubli et la banalisation du mal n'a jamais été aussi cruciale. Nous publions des extraits exclusifs du récit intime et bouleversant, parfois empreint d'humour, de ces passeuses de mémoire.

PHOTO DAVID TEBOUL





Quatre-vingts ans après la libération d'Auschwitz, Judith, Ginette, Esther et Isabelle ont partagé leurs souvenirs de rescapées des camps. Un témoignage pour l'Histoire

À Paris, en septembre 2022. Un moment de grâce, tiré du documentaire de David Teboul. De g. à dr. : Esther Sénot, Ginette Kolinka, Judith Elkan-Hervé et Isabelle Choko, disparue en 2023.

Extraits des « Filles de Birkenau » (éd. Les Arènes)

## « Il faut parler de ces mères qui ont emmené, sans le savoir, leurs enfants dans les chambres à gaz. S'imaginer ces femmes au moment où elles ont compris »

Par Charlotte Leloup

**P**endant deux ans, le réalisateur et écrivain David Teboul les a rencontrées séparément. Et puis il a eu l'idée de les réunir. De s'éclipser pour laisser vivre leur parole le temps de deux déjeuners, dont il a fait un documentaire et un livre. Le premier a eu lieu à Paris en 2022. Elles étaient là toutes les quatre, Isabelle Choko, Judith Elkan-Hervé, Ginette Kolinka et Esther Sénot, liées par l'urgence de témoigner. Isabelle Choko est morte quelques mois plus tard, avant le deuxième rendez-vous.

Dans «Les filles de Birkenau», c'est comme si nous étions conviés à leur table. Elle est garnie des mets de leur enfance, carpe farcie, foie haché, harengs, strudel aux pommes et gâteau au pavot. Entre les lignes, on devine les intonations, les silences et les éclats de rire. David Teboul a tout retranscrit. Les échanges fusent. Elles se coupent parfois la parole, s'énervent et se questionnent. L'auteur confie : «La force de leurs témoignages m'a terriblement marqué. Certains détails terribles sont totalement intacts dans leurs mémoires.»

Les filles de Birkenau se souviennent de l'insouciance avant la haine, puis du port de l'étoile jaune, des espaces publics «interdits aux Juifs et aux chiens», du dernier wagon dans le métro, des couvre-feux, des rafles, des arrestations et de l'enfer d'Auschwitz. Longtemps, ces survivantes n'ont pas pu raconter l'indicible. L'horreur. La nudité. La honte. Les cadavres. Enfant, Richard Kolinka, le fils de Ginette, pensait que toutes les mères avaient un numéro sur le bras.

Dans ce livre, il y a des images qui hantent mais aussi des espoirs et des promesses. Comme ces mots prononcés par la sœur d'Esther juste avant sa mort à Auschwitz, en 1944 : «Ces chambres à gaz, ces fours crématoires, promets-moi, raconte ce qui nous est arrivé, pour que nous ne soyons pas les oubliées de l'Histoire.» ■

### L'ARRESTATION

**Isabelle** «Ma mère ne faisait plus confiance à qui que ce soit. [...] Nous avons abandonné cette cache pour une autre, sous le plancher d'une pièce. [...] Malheureusement, dès le premier soir, les Allemands sont rentrés dans cette maison et, avec les crosses de leurs fusils, ils ont tapé sur le plancher. Ils ont entendu que ça sonnait creux. Ils nous ont trouvées, nous ont sorties du trou et emmenées à la gare. Ma mère, dans notre cache, a emporté un minimum de bagages. Une petite valise. Cette petite valise – je m'en souviens parfaitement – contenait, entre autres choses, mon bulletin scolaire. Cela prouve non seulement que nous ne savions pas ce qui nous attendait, mais aussi que ma mère voulait que je continue mes études.»

**Judith** «Une semaine après mon bac, j'étais dans le ghetto. On nous a dit de préparer nos valises, d'emporter le minimum. Ma mère a confié à un voisin l'argenterie et des objets à sauvegarder. Moi, je lui ai donné mon album de photos, celui que je remplissais depuis mon enfance. C'était en 1944 et j'avais 18 ans. J'avais commencé cet album à l'âge de 12 ans. Pour moi, c'était la chose la plus précieuse. Pendant que mes parents faisaient les bagages, la radio diffusait "Le Hollandais volant" de Richard Wagner. Je n'oublierai jamais cet opéra. Longtemps après, je l'ai vu à Paris. J'ai revécu la scène du départ.»



Le ghetto de Lodz, en Pologne, en 1943. Isabelle Choko et sa mère y ont vécu jusqu'à leur déportation, à l'été 1944.

Esther Sénot, à 13 ans, en 1941. Deux ans plus tard, la gamine de Belleville est arrêtée et envoyée à Birkenau.

1945.07  
2 mois après mon retour mes  
"choux" sont encore très courts,  
ce n'est pas la mode alors  
je porte un turban.  
poids 50 kg - arrivée des  
camps 35-26 kg



Ginette Kolinka (foulard),  
en juillet 1945, après son rapatriement en  
France. Elle commente sa  
silhouette : « Poids, 50 kilos », deux fois  
plus qu'à sa libération.

**Esther** « Une fois le calme revenu, ma mère s'est inquiétée pour le reste de la famille. Elle m'a envoyée chez ma belle-sœur, place de la République. C'était au début de l'après-midi, j'ai trouvé la gardienne sur le pas de la porte. Elle m'a dit : "Ne t'inquiète pas, tu peux prévenir tes parents, ta belle-sœur est en sécurité." [...] Je suis repartie. Entre-temps, les policiers, munis cette fois de notre fiche, étaient revenus frapper à notre porte. Ils avaient arrêté mes parents. Mon petit frère de 11 ans, lui, ne figurait pas sur la liste parce qu'il était né en France. [...] Ma mère n'a pas voulu s'en séparer. Ils sont tous partis pour Drancy. Ils ont été déportés en août 1942. Je suis montée à l'appartement. Les scellés étaient déjà posés sur la porte. »

**Ginette** « Pourquoi est-ce que je me suis fait arrêter? Pour une histoire de gourmandise. Ma sœur, ma cousine et moi avions installé notre étalage sur les remparts d'Avignon. Nous devions déjeuner chacune à notre tour dans l'appartement familial. J'avais décidé de sauter un repas parce que je voulais maigrir. Ce qui est drôle, c'est qu'après ça, j'ai vraiment maigri! Ce jour-là, ma sœur et ma cousine sont revenues en me disant : "Il y a du rôti de veau avec des pommes de terre." Quand j'ai entendu ça, j'ai oublié mon régime et je suis partie déjeuner. Quand je suis arrivée, la Gestapo était là. »



### L'HUMOUR JUIF

**Judith** – Hier soir, il y avait une émission à la télévision. Vous avez regardé? C'était sur l'humour juif. Je me souviens d'une des blagues. Ce sont deux Juifs, ils sont au paradis. Ils discutent et rigolent. Dieu passe et demande : "Mais qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi riez-vous?" L'un répond : "On se raconte des histoires d'Auschwitz." Dieu dit : "Mais Auschwitz, ce n'était pas drôle du tout!" Et l'autre répond : "Qu'est-ce que tu en sais? Tu n'étais pas là."

**Isabelle** – Oui, j'ai vu cela! »

### L'ARRIVÉE À BIRKENAU

**Ginette** « L'entrée du camp n'était pas à l'arrêt du train. Il allait falloir marcher. Les personnes malades ou fatiguées, celles qui n'aimaient pas marcher pouvaient monter sur ces camions. Ces véhicules étaient là pour elles. Pourquoi refuser des avantages? J'ai refusé. [...] Les autres sont montés sur les camions, de leur propre chef. Je m'entends encore crier : "Papa, Gilbert, prenez le camion!" Je n'ai pas eu le temps de les embrasser. Ils avaient déjà disparu. [...] J'avais envoyé mon père et mon frère sur ces camions. Je n'étais plus rien. En fin de compte, c'était ce qu'ils cherchaient : nous anéantir. »

**Judith** « Certaines mères avaient confié leurs enfants à leur propre mère, à leurs grands-parents ou à des sœurs plus âgées. D'autres n'ont pas voulu s'en séparer, elles les portaient ou les tenaient par la main. Ces femmes-là sont parties tout droit avec leurs enfants dans les chambres à gaz. Aujourd'hui, ce n'est pas de nos souffrances qu'il faut parler, ce n'est pas de notre faim, de notre froid ou de nos poux. Il faut parler

de ces mères qui ont emmené sans le savoir leurs enfants dans les chambres à gaz. Il faut s'imaginer ces femmes au moment où elles ont compris où elles arrivaient. Cela me touche particulièrement parce que j'ai perdu mon fils. Pour une mère, rien n'est plus épouvantable que d'emmener son enfant à la mort. Si, aujourd'hui, à Auschwitz ou dans les camps d'extermination, là où il y avait les chambres à gaz, j'érigerais un monument ou un mémorial, ce serait la sculpture d'une femme avec un enfant dans les bras. »

**Judith** – Ces mères qui avaient refusé de donner à leurs parents les enfants qu'elles portaient dans leurs bras sont entrées dans les chambres à gaz et elles ont vu mourir leurs enfants.

**Ginette** – Ça, on ne le sait pas.

**Judith** – Comment, on ne le sait pas? Elles ne sont pas allées à la chambre à gaz?

**Ginette** – Si, et elles y sont mortes. Mais tu ne sais pas si les mamans n'ont pas lâché les enfants dans la foule, dans la bousculade.

**Judith** – Dans ma tête, elles ont leurs enfants dans les bras, je les vois comme ça. Elles vont porter leurs enfants à la mort. Pour moi, c'est une image insoutenable.

**Ginette** – Ta tête, ce n'est pas la réalité. On ne sait pas ce qui se passait dans ces chambres à gaz. On sait seulement que ceux qui y entraient sont morts. Toi, tu n'y es jamais entrée.

**Judith** – On sait que les déportés grimpaient les uns sur les autres parce qu'il y avait plus d'air en haut qu'en bas.

**Ginette** – Personne n'en est sorti pour dire comment ça s'est passé.

**Esther** – Si, les Sonderkommandos.

**Ginette** – Les Sonderkommandos, c'étaient ceux qui ouvraient et fermaient les portes. Ils n'étaient pas à l'intérieur. » [SUITE PAGE 70]

## SURVIVRE

**Isabelle** «Le typhus se transmet par les poux et ils font rapidement leur travail. [...] Ils s'attaquaient à mes épaules, à mon pubis. Je suis retombée dans le coma. Quand je me suis réveillée à nouveau, ma mère était là. Elle m'a dit : "Je crois que tu vas mieux." Elle était devenue une vieille femme. Ses cheveux avaient repoussé. Elle n'avait plus que la peau sur les os. Ses belles mains étaient décharnées. [...] Au fil des jours, je me suis rétablie. Une nuit, alors que nous étions couchées les unes sur les autres, j'ai entendu ma mère dire : "Fais-moi cuire un peu de kacha (une bouillie de céréales)." Je me suis réveillée, j'étais encore très faible. J'avais compris ce qu'elle murmurait. Elle me l'a répété deux fois. Je me suis rendu compte qu'elle divaguait. C'était le milieu de la nuit. Je lui ai dit : "Écoute, maman, je te ferai cuire la kacha demain matin." Puis je me suis endormie ou peut-être évanouie. Quand je me suis réveillée le lendemain, maman était morte.

Un jour, bien après la guerre, un Allemand m'a demandé si je m'étais réconciliée avec les Allemands. Pour moi, la chose est possible, mais pour ma mère, comment le pourrais-je ? »

« Le pardon est un mot qui n'existe pas dans mon vocabulaire. [...] Sur le plan historique, il n'y a pas de pardon, il n'y a que la justice »

**« Esther** – On parle toujours du froid à Birkenau et à Auschwitz, on ne parle jamais de la chaleur. Moi, j'ai plus souffert l'été que l'hiver, surtout à cause de la soif.

**Ginette** – Quand on travaillait par 40 degrés et qu'il fallait creuser, ils ne nous donnaient pas d'ambre solaire, ni de chapeau de soleil.

**Isabelle** – Tiens, c'est bizarre ! Et tu n'en as pas réclamé ?

**Esther** – Il y avait des marécages à Auschwitz. Quand on allait travailler à l'extérieur, on avait nos gamelles avec nous. On prenait l'eau des marécages, l'eau croupie, et on buvait ça.

**Judith** – Il y a quelque chose dont on n'a pas parlé : comment faisait-on pour aller aux toilettes ? Vous vous en souvenez ?

**Ginette** – Ce n'étaient pas des water-closets !

**Judith** – Je me souviens de trous dans la terre, peut-être cinq cents trous d'affilée, devant moi, derrière moi, sur les côtés. Nous avions des sous-vêtements. Les Allemands m'avaient donné une culotte qui se boutonnait par-derrière, comme pour les enfants. Par-dessus, j'avais une robe en soie artificielle. Et il fallait faire vite, on entendait "Schnell, schnell, raus, raus !" Comme il n'y avait pas de papier, je déchirais cette robe. Cela servait à se moucher et à se torcher à toute vitesse. Mais est-ce que l'une d'entre vous se souvient des odeurs ?

**Ginette** – On vivait dans la saleté, de toute façon.

**Isabelle** – C'était une merde sans odeur.

**Judith** – Exactement, sans aucune odeur. Alors que nous avons des souvenirs précis pour tout le reste. Mais est-ce que vous avez une explication pour les toilettes ? Comment faisions-nous ?

**Isabelle** – Nous, nous avions des toilettes couvertes.

**Judith** – Tu avais du papier ?

**Isabelle** – Ça, je ne m'en souviens pas du tout. Un autre problème, plus grave à mon avis, était ces espèces de sabots que nous portions et qui blessaient les pieds. Moi, j'avais des chevilles délicates et ces sabots m'arrachaient la peau. Ma mère cherchait des bouts de papier – justement, il n'y en avait pas – mais elle arrivait quand même à en trouver sur les chantiers et elle les enroulait autour de mes chevilles.

**Ginette** – Si ça avait été "Le Figaro", je ne l'aurais pas pris.

**Esther** – Tu aurais préféré "L'Humanité" !

**Ginette** – On avait la dysenterie. Ça coulait entre les jambes. On n'avait rien pour se laver, rien pour s'essuyer. Ça séchait comme ça. Mais pourquoi est-ce qu'il ne nous reste pas d'images de tout cela ? [À Esther.] Tu en as, toi, des images de ta saleté ?

**Esther** – Bien sûr.

**Judith** – Pas moi. »

**Judith** « À Birkenau, il n'y avait pas de fleurs. Je me souviens d'avoir aperçu quelques brins d'herbe par terre, près d'un block. C'étaient des herbes éparses, sans fleurs, mais j'étais si contente ! C'était déjà beaucoup d'apercevoir ce peu de verdure. En allemand, Birkenau signifie "là où poussent les bouleaux." »

**« Esther** – Tu n'as pas fait la marche de la mort ? À quel moment as-tu quitté Birkenau ?

**Ginette** – Non, je suis partie en novembre. Un coup de chance extraordinaire.

**Esther** – Je suis restée jusqu'en janvier 1945. J'ai eu droit à deux hivers.

**Ginette** – Ma première chance, c'est de ne pas avoir été assassinée tout de suite en arrivant ; ma seconde chance, c'est d'avoir quitté Birkenau en novembre 1944.

**Esther** – Je suis restée pratiquement dix-sept mois à Birkenau.

**Ginette** – Un seul hiver m'a suffi.

**Esther** – Deux hivers, plus la marche de la mort...

**Ginette** – Il ne voulait pas de toi là-haut. Tu devais avoir un fichu caractère !

**Esther** – Il devait regarder ailleurs. Je n'étais pas dans Son champ de vision. »

## LA LIBÉRATION

**Ginette** « À Paris, à l'hôtel Lutetia, mes sœurs n'étaient pas là. J'ai pris un bus et je suis rentrée chez moi. Dans la cour, la concierge a poussé un cri : "Gilbert, ta mère t'attend." J'avais les cheveux rasés. Je portais une veste de soldat allemand récupérée à l'hôpital de Lyon. Malgré les années d'écart, la concierge m'avait prise pour mon petit frère. J'ai sonné, ma mère a ouvert la porte. Je n'ai pas pleuré. Elle m'a dit : "Demain, on va me donner de nouvelles de papa et de Gilbert." Je savais qu'on ne pouvait pas lui donner de nouvelles puisque c'est moi qui les avais fait monter dans les camions. Je savais que personne n'était sorti vivant des chambres à gaz. »

**LA VIE, LA MÉMOIRE**

**Isabelle** « Pendant ces années d'après-guerre, j'ai essayé de m'éloigner du camp, d'y penser le moins possible. J'entendais la voix de tous ceux qui étaient morts près de moi. J'ai toujours entendu ces voix. Tous sont morts avec l'espoir que cette horreur ne se répéterait pas. Ils sont partis avec cet espoir-là. J'espère qu'ils ne voient pas ce qui se passe aujourd'hui. »

**Ginette** « Je n'étais pas revenue à Birkenau depuis cinquante-cinq ans. Je vois des allées bien propres, avec des gravillons. La boue a été éliminée. À l'intérieur des blocks, tout a été retapé. Au lieu de la fumée, des cris, de la bousculade, des petits groupes d'élèves bien sages. Comment les visiteurs d'aujourd'hui peuvent-ils se faire la plus petite idée du camp, du vrai? Maintenant, quand j'y retourne, je dis aux élèves: "Ne faites pas attention à ce que vous voyez maintenant... Pensez qu'il y a un mort sous chacun de vos pas." »

**Judith** « Le pardon est un mot qui n'existe pas dans mon vocabulaire. C'est un sentiment que je n'éprouve pas. [...] Dans la religion juive, Yom Kippour est le jour du Grand Pardon. On demande à Dieu qu'Il efface nos péchés dans Son grand livre, et qu'Il nous pardonne. Moi, je ne sais pas demander pardon. Et je ne demande à personne de me demander pardon. Entre amis, on peut se présenter des excuses, on peut dire: "Peut-être que j'ai eu tort." Mais sur le plan historique, il n'y a pas de pardon, il n'y a que la justice. »

« **Esther** – Ginette, tu te souviens du dernier voyage qu'on a fait ensemble à Auschwitz? Il faisait nuit et il y avait une prière.

**Ginette** – Oui, tu t'en souviens?

**Esther** – On a chanté toutes les deux "Le chant des marais", qui est devenu "Le chant des déportés".

**Ginette** – Moi, je chantais faux.

**Esther** – Loin vers l'infini s'étendent / De grands prés marécageux / Et là-bas nul oiseau ne chante / Sur les arbres secs et creux. »

**Les filles de Birkenau**



« Les filles de Birkenau », récits recueillis par David Teboul, éd. Les Arènes, 272 pages, 24 euros. Ginette Kolinka a écrit plusieurs livres, dont « Une vie heureuse » et « Retour à Birkenau », aux éd. Grasset. À lire, d'Esther Sénot, « La petite fille du passage Ronce », éd. Grasset.



Judith Elkan-Hervé (au premier rang, au centre), dans les années 1930, en Roumanie.

Isabelle Choko, en 1956. À 28 ans, la survivante d'Auschwitz et de Bergen-Belsen devient championne de France d'échecs.



Ginette Kolinka, la joie comme arme de résistance. Elle attendra plus de cinquante ans avant de devenir un infatigable témoin.



1946  
1 an après mon retour je pèse les 80 kg j'ai 22 ans.